MARIE HAVEL

DOSSIER ARTISTIQUE 2026

SÉLECTION D'ŒUVRES



Vue de l'exposition « Ecotone », en duo avec Clément Philippe, Ad Astra Galerie, Paris, 2024 © INU Studio

MARIE HAVEL
www.mariehavel.com

BIOGRAPHIE

Née en 1990 à Soissons, dans l'Aisne, je vis et travaille à **Villers-Cotterêts** dans l'Aisne où j'ai grandi, ainsi qu'à **Montpellier** depuis 2011. J'ai obtenu mon diplôme **DNSEP** à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier **MOCO ESBA en 2016**, avec les félicitations du jury.

J'ai été lauréate du ***Prix Jeune Création Drawing Room*** 2016 au **MOCO Panacée** Montpellier, puis du ***Premier Prix DDESSIN*** Paris en 2017. Mon travail a été présenté lors de différents salons et foires, tels que ***Drawing Now Art Fair, Luxembourg Art Week, Bienvenue Art Fair, Art Paris Art Fair*** au Grand Palais à Paris, ***DDessin*** ou ***Paper Positions Berlin***, à travers différentes collaborations avec des galeries.

Mon travail a été exposé lors d'expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger, telles que ***Le Bal des Survivances*** au **FRAC Occitanie Montpellier** en tant que lauréate du dispositif Post-Production 2019, ***Recyclage / Surcyclage*** à la **Fondation Villa Datris** de L'Isle-sur-la-Sorgue, ***SOL#1*** et ***L'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier : une histoire singulère*** au **MOCO** Montpellier ainsi qu'au **Palais du Roi de Rome** de Rambouillet dans le cadre de l'exposition ***Cabanes !***. Fin 2024, je réalise une grande installation murale in situ, participative et évolutive, au **MoCA Taipei,** à **Taïwan**, dans le cadre de l'exposition collective ***Beta+*** pensée par les commissaires et artistes **Margot Guillemot et Chiehsen Chiu.**

En 2020, j'ai bénéficié du programme de résidence ***Fondation Daniel et Nina Carasso X Cité Inter-nationale des Arts Paris***. En 2021, j'ai fait partie des lauréats de la première édition du programme ***Drawing Factory*** élaboré par le **Drawing Lab Paris** et le **Cnap** puis ai été choisie pour intervenir à **La Conciergerie, Paris**, dans le cadre du ***Printemps du Dessin*** pour lequel j'ai imaginé une installation de dessin en collaboration avec des étudiants en arts sous le titre ***Angles morts / Angles vifs - archéologie préventive.***

En 2023, le projet ***Cabanes de poche*** reçoit le soutien de la **DRAC Occitanie** et de la **Région Occitanie** grâce à l'**Aide Individuelle à la Création** et à l'**Aide à la Production : Œuvres d'art contemporain et Livres d'artiste** pour son développement. La même année, j'ai présenté l'exposition personnelle ***CATAKIT*** au sein du monument historique de 1919 **La Maison Provisoire** de Vassogne (Aisne), construite au lendemain de la Première Guerre Mondiale, dans le cadre du projet ***Vivre au provisoire*** avec le soutien de la **DRAC et de la Région Hauts-de-France.** L'œuvre ***Anti-sèches***, alors exposée, intègre la collection du **FRAC Picardie - Hauts-de-France,** à Amiens, spécialisé dans le dessin.

Depuis 2017, je collabore également régulièrement avec mon époux, le plasticien **Clément Philippe,** dans la création d'œuvres et d'expositions communes. Notre première exposition duo ***Du Fond et Du Jour*** a eu lieu à **La Mouche Art Contemporain** à Béziers en 2018, suivie en 2021 par le projet commun ***Débordements,*** élaboré avec le **FRAC OM**, dans le cadre de ***Horizons d'eaux #5*** sur le Canal du Midi et de l'exposition ***Écotone*** à **Ad Astra Galerie**, Paris, en 2024. Trois œuvres de notre série commune ***Landes*** ont également été présentées au **MOCO** en 2026.

En 2025, la Ville de Montpellier nous a attribué un atelier, parmi les premiers ateliers municipaux de la ville, nous permettant ainsi de poursuivre dans d'excellentes conditions nos pratiques respectives comme nos projets à quatre mains.

L'an prochain, nous serons accueillis ensemble pour une résidence de deux mois au sein de **Surfy Space**, espace de recherche et création du **collectif HyperWave**, à **Luodong, Taiwan**.

DÉMARCHE ARTISTIQUE
« (SE) BÂTIR (SUR) LA RUINE »

La démarche de Marie Havel se construit au croisement du paysage, de la mémoire et de la ruine. Née à Soissons et ayant grandi entre l'Aisne et la côte d'Opale, l'artiste a été marquée par des territoires où les traces des deux guerres mondiales demeurent inscrites et évolutives dans les reliefs, les architectures et les usages. Trous d'obus, blockhaus, terrains vagues et édifices en attente y deviennent des lieux d'expérience, de projection et de jeu. De cette familiarité avec des paysages façonnés par la destruction naît une question centrale : comment se construire sur, avec et depuis la ruine ?

Chez Marie Havel, la ruine n'est ni un état figé ni le seul vestige d'un passé disparu. Elle constitue un processus actif, un espace de latence riche et ambigu où coexistent chute et élévation, disparition et reprise, fragilité et croissance. L'artiste l'envisage comme une fondation possible, un humus d'où peuvent émerger d'autres récits, formes et identités. Ses œuvres explorent des cycles de construction et de déconstruction, de recouvrement et de révélation. Elles donnent à voir des « paysages usagés », traversés par les souvenirs et les pratiques, dans lesquels l'histoire collective est déplacée, rejouée ou réappropriée par l'expérience individuelle.

Cette recherche se déploie dans une pratique plurielle où le dessin dialogue avec la sculpture, l'installation, le modélisme, la photographie et le réemploi. Graphite, flocages de modélisme, fragments architecturaux, objets populaires, jouets et matériaux de construction sont choisis pour leur capacité à porter des échelles et des temporalités contradictoires. Une forme peut évoquer simultanément une maquette, un chantier, un vestige archéologique ou un espace de jeu. Le changement d'échelle trouble la perception : le monumental devient manipulable, tandis que l'objet familier acquiert la densité d'un territoire. Les œuvres évoquent l'état de projet, comme si elles pouvaient encore être transformées, activées ou détruites.

Le jeu et l'enfance occupent une place décisive dans cette démarche. Construire une cabane, empiler, faire tomber, recommencer ou détourner un objet constituent de premiers apprentissages de l'instabilité, de l'échec et de la transformation. Dans les œuvres consacrées aux jeux de construction, aux tapis de jeu, aux cabanes ou aux formes domestiques, l'imaginaire enfantin devient un outil critique pour observer comment un individu apprend à habiter le monde.

Les projets de Marie Havel procèdent souvent d'une forme d'exploration, d'arpentages de terrains. Son travail relie les traces de l'Histoire, la mémoire des lieux et les formes ordinaires de l'espace domestique. Présentées ensemble, des pièces autonomes composent des environnements où dessin et volume modifient réciproquement leur lecture. L'exposition devient alors elle-même un territoire en transformation, un espace en chantier.

En articulant vestiges militaires, architectures provisoires, espaces domestiques et culture du jeu, Marie Havel refuse d'opposer la grande Histoire aux récits intimes. Elle en cherche les zones de friction, où plusieurs mémoires et usages se superposent et s'alimentent dans une évolution perpétuelle. Son œuvre ne célèbre ni la destruction ni une reconstruction définitive : elle maintient ouvertes les possibilités du fragment, de l'accident et du recommencement. La ruine y devient moins l'image d'une fin qu'une méthode pour regarder le présent, une matière vivante, instable et féconde à explorer, révélant ce que les paysages conservent de nos gestes et la manière dont, en retour, ils nous façonnent.



PARTIE 1
CHAMPS DE BATAILLES : *L'HISTOIRE VUE DU SOL*

Vue de l'exposition « Le Bal des Survivances », FRAC OM, 2019-2020 © Pierre Schwartz

TEXTE CRITIQUE

Plus qu'une architecture, c'est le temps traversé par celle-ci qui intéresse Marie Havel, l'absence d'une réalité passée, créatrice d'une matérialité nouvelle : la ruine. L'artiste s'intéresse à ce que devient une construction dans le temps, et plus particulièrement à son mouvement dans l'espace-temps. Avec sa série de *flocages* sur *Le Ravin du Loup*, Marie Havel focalise par exemple son attention sur le devenir de cette base de télécommunication allemande construite dans le nord de la France pendant la Seconde Guerre Mondiale. À l'époque, tout avait été mis en oeuvre pour que ce bâtiment se fonde totalement dans le paysage. Les chemins conduisant à celui-ci avait été peints en vert, des filtres avaient été mis au dessus des cheminées pour qu'aucune fumée ne s'échappe, et une abondante végétation tachait de camoufler définitivement le lieu. Ainsi, marcheurs et aviateurs ne décelaient rien. Plus d'un demi siècle plus tard, une herbe galopante a définitivement absorbé la base qui se dérobe à notre regard. Pourtant, c'est aujourd'hui que celle-ci s'ouvre aux visiteurs et qu'elle devient visible. Marie Havel, se joue de cette dichotomie en reproduisant ce lieu avec des flocages, un matériau habituellement utilisé pour figurer les sols dans la réalisation des maquettes. Ainsi, l'artiste ne figure pas *Le Ravin du Loup*, mais simplement la végétation qui l'étouffe tout en le révélant, elle utilise le négatif de ce qu'elle dessine, elle esquisse par omission.

Autre leurre que sont ces bunkers ! Imposants, ils miment l'enracinement dans le sol. Pourtant, un coup de vent suffirait à les détruire car ces abris fictifs ne sont ici que sable et polystyrène. Si ils auraient pu être les symboles d'un statisme militaire ou d'un enracinement politique, ils figurent au contraire ces forteresses qui parsèment les plages du nord de l'hexagone, devenues au fil du temps, de drôles de cabanes, réceptacles de l'imaginaire des enfants de la région. *Qui perd gagne*, c'est en fait une oeuvre qui emprunte autant aux bunkers qu'aux châteaux de sable. En effet, les deux constructions se présentent ici comme de purs oxymores. Malgré la puissance qu'elles revendiquent, elles sont prêtes l'une comme l'autre à se dissoudre dans le sol. Les bunkers de Berck-sur-Mer, subissent par exemple les vents et marées qui les font épisodiquement disparaitre avant de les laisser resurgir. Les châteaux de sable sont quant à eux vainement hissés le temps d'un simple après-midi.

Par leur fragilité, ils sont aussi des constructions de défense à jamais indéfendables. Enfin, Marie Havel rappelle qu'Albert Speer, l'architecte du IIIe Reich, pensait ses constructions pour que même en ruine, un millénaire plus tard, elles restent belles. Étonnant, si on considère que les ruines sont bien davantage les symboles de la fin d'un temps, d'une nouvelle déchéance de l'humanité.

Mais l'artiste ne renie pas la fluidité du temps et n'essaie pas de cacher l'empreinte de ce dernier. Au contraire, les ruines constituent pour elle des bâtiments en soit, des marqueurs temporels. S'il est courant d'entendre qu'un bâtiment « tombe en ruine », l'artiste refuse cette tournure. À la chute, elle substitue donc le prolongement dans le temps. Les châteaux de sable que l'on passe des après-midi entiers à ériger en sont un formidable exemple. Car ici, le plaisir se loge tout autant dans l'élaboration du bâtiment que dans sa démolition. C'est même le caractère vain de la construction qui produit l'enchantement. Avec ses *Seaux de plage*, Marie Havel propose ainsi un malicieux raccourci. Car ici, il n'est pas question de modeler un bâtiment faussement parfait qui renierait sont éphémérité, mais de mouler sans plus attendre une ruine. Marie Havel nous réconcilie ainsi avec le temps. Elle dédramatise le désenchantement puis le bourre de légèreté et d'espoir.

Camille Bardin

Critique d'art indépendante
Co-présidente de Jeunes Critiques d'Art (JCA)
Co-fondatrice / Co-présidente de Young Art Critic International (YACI)

Pour l'exposition « Le Bal des Survivances », FRAC OM, 2020.

FLOCAGES



Vue de détail d’une oeuvre de la série « Flocages ».



Vue de l’exposition personnelle « Momentum », Galerie Jean-Louis Ramand, Aix-en-Provence, 2023.
« Le Ravin du Loup, 53 », dessin aux flocages de modélisme sur cartons-gris, 180 x 120 cm, Marie Havel, 2021.

MAISONS CLOUS



Vue de détail de « Maisons clous (3), dessin au papier de verre sur tirage numérique noir et blanc, 2017.





« Maisons clous (2)», dessin au papier de verre sur tirage numérique noir et blanc, encadré sous verre 51 x 71 cm, Marie Havel, 2017.

Vue de l'exposition personnelle « Du fond et du jour », La Mouche, Béziers, 2018.

QUI PERD GAGNE



Vue de « Art Paris Art Far 2018 », H Gallery, Grand Palais, Paris, 2018.





Vue de l'exposition collective «Le Bal Des Survivances», FRAC OM, décembre 2019 -février 2020, Marie Havel, 2019.
« Qui perd gagne, 1 et «Qui perd gagne, 2», installations (polystyrène, sable, fers à béton), dimensions variables 2016 et 2017.

TEXTES EXPLICATIFS

FLOCAGES : (dessins aux flocages de modélisme sur cartons-gris (ph neutre), 2017 -).

Ce travail explore le croisement entre dessin et modélisme, en s'appuyant sur des lieux chargés d'histoire, principalement dans l'Aisne et le Pas-de-Calais. Ces ruines, pour la plupart vestiges visibles de la seconde guerre mondiale, deviennent ici le sujet d'une réflexion plastique : à travers leurs transformations, elles s'intègrent progressivement au paysage, la végétation semblant les recouvrir et les assimiler. Ce processus crée des « ruines en devenir », qui s'enracinent dans leur environnement jusqu'à servir de base à de nouveaux paysages. L'aspect maquette / projet / esquisse est central dans la réalisation des dessins.

Les matériaux de modélisme, habituellement réservés à la reconstitution historique, au modèles réduits ferroviaires par exemple ou à des propositions de projets d'architecture, permettent ici de révéler la ruine en train de se faire, telle une forme active de construction. La ruine n'est plus seulement un vestige, mais une esquisse de paysage, un projet latent en cours de réalisation. Ainsi, la transformation des bâtiments, leur latence et l'action des nuisibles qui contribuent à leur digestion, invitent à considérer la ruine comme un état intermédiaire, porteur d'un devenir et d'une dynamique créative.

MAISONS CLOUS : (dessins au papier de verre sur tirages numériques, 2015 -).

Le concept de « Maisons clous » désigne des édifices en sursis, promis à la disparition, mais dont les habitants,animés par une volonté de résistance, retardent leur démolition inéluctable. Ces bâtiments, isolés au cœur de vastes chantiers, se retrouvent cernés et progressivement dépossédés de leur environnement initial : la vie qui les entourait s'efface, les repères familiers s'évanouissent et ils deviennent les ultimes vestiges d'un passé révolu, témoins silencieux d'une transformation urbaine irréversible. Le refus obstiné de leurs occupants de partir confère à ces lieux une dimension tragique, comme si le temps s'arrêtait, suspendu entre mémoire et oubli, résistance et fatalité.

Pour traduire cette tension et révéler la fragilité de ces « Maisons clous », j'ai choisi une approche artistique singulière : la destruction partielle de la photographie elle-même. Après l'impression, j'interviens sur l'image en ponçant au papier de verre la zone correspondant au bâtiment menacé. Ce geste, à la fois violent et précis, devient un outil de dessin et de réflexion sur le temps : le ponçage évoque les gravas à venir, la désintégration matérialisée, tandis que la couleur verte de l'encre grattée apporte une dimension spectrale. L'objet photographique, ainsi altéré, souligne la beauté éphémère et fantomatique des ruines en devenir.

QUI PERD GAGNE : (Installations, polystyrène, sable, fers à béton, dimensions variables, 2016 -).

Interrogée par les liens aussi évidents que surprenants entre les restes mouvants des bunkers du littoral, soumis aux marées et aux forces de la nature ; et les châteaux de sable éphémères construits par les enfants, ces installations représentent tant des vestiges de bunkers que des châteaux de sable effondrés.Dans les deux cas, on consacre du temps à bâtir quelque chose d'instable, une forteresse d'ores et déjà vouée à disparaître. Le fait d'ériger devient instantanément un préalable de chute : chaque muraille ou rempart est faussement solide, mais leur disparition est inévitable et fait partie du processus.

Ces constructions sont des refuges indéfendables, des fortifications fragiles, sans fondation, prêtes à s'effacer et à se fondre dans le sol. Si le bunker persiste lentement, presque invisible, sa désarticulation l'enracine durablement, alors que le château de sable redevient sable presque aussitôt. Ici, le bunker est extrait de la plage, il n'est plus exposé aux éléments naturels, mais reste fragile par sa structure, agrandissement de mes gestes de maquettisme, constituée de polystyrène sculpté et de sable, maintenue par des fers à béton. Ainsi, cette fortification révèle sa vulnérabilité, exposant sa fragilité et son destin éphémère, qui bien que persistant au fil des décennies, se mêle toujours plus au paysage jusqu'à s'y fondre parfois.

PARTIE 2
TERRAINS DE JEUX : *AIRES DE TENSIONS*



Vue de l’exposition « Beta+ », MoCA TAIPEI, Taiwan, 2024.

TEXTE CRITIQUE

Le travail de Marie Havel s'enracine dans une réflexion autour de la ruine, état de chute aussi bien assimilé aux choses qu'à l'individu. Il se décline dans un agencement subtil entre construction et destruction. Cet équilibre, précaire, est appréhendé à l'orée de l'enfance, dans des dimensions expérimentales et ludiques. Dans ce sens, ses œuvres proposent un double regard, celui de la curiosité, du jeu, d'un âge où l'on s'adapte à l'environnement chargé d'histoire qui nous entoure, et celui d'une approche plus distanciée, posant son attention sur ce qui bâtit notre passé.

Son travail relève ainsi de l'introspection, du souvenir, elle va puiser dans les décombres de sa mémoire pour opérer une mise en lumière des images et expériences vécues. L'état de ruine est non seulement révélé – à l'instar des séries *Flocages* ou *Qui perd gagne* pour lesquels Marie Havel braque son regard sur des bunkers de la Seconde Guerre mondiale abandonnés – mais également suspendu. Il y a dans ses dessins un état de sursis latent, dont la série *Jumanji* est particulièrement représentative. L'artiste y crée, à l'aide de jeux de construction de notre enfance, des édifices en proie à l'instabilité. Elle y mêle des éléments de nature, grignotant ici et là des structures qui chutent et se déploient sur la surface, jusqu'à investir des murs entiers comme dans *Poetics of Space*. Elle opère ainsi un arrêt sur image et met en exergue une tension entre la matière et l'espace. Ses œuvres procèdent ainsi d'une logique antéchronologique. A l'inverse de structures qui se détériorent au fil du temps, Marie Havel bâtit des constructions originellement altérées, elle érige la ruine.

Ce qui est mis en lumière n'est pas tant la chute que l'acte vain. Les œuvres participent d'une forme de cynisme, où la part d'instabilité et de destruction constitue l'essence même de la structure. Si Marie Havel excelle dans la technique du dessin, son travail présente une déclinaison de médiums, portant toujours son attention sur l'effondrement de manière ambiguë, entre catastrophe et jeu. Ainsi, les séries *Tapis de jeux*, *Seaux de plage*, *Toucher le fond*, *Ça vole pas haut*, ou encore *Soleil de plomb* renvoient directement à une part infantile détournée. Avec une approche presque sardonique (en témoigne les titres utilisés), l'artiste promeut le chaos, l'échec, et l'adversité. Ces thèmes font également écho à la série des *Nostalgismes* où l'on découvre des adultes physiquement enserrés dans des jeux pour enfants. L'artiste fige cet instant de désarroi pendant lesquels des individus ont tenté de retrouver leur part d'enfance. Traités au graphite avec un réalisme percutant, ils sont isolés dans des positions ubuesques où plus rien n'existe hormis leur désir avorté de remonter le temps. Ils font partie de ces moments que l'on préfère oublier et que Marie Havel fixe dans la durée.

Il y a en effet dans son travail un besoin de révéler, de montrer ce qu'on ne voit pas ou que l'on ne voudrait plus voir. Ainsi en est-il des *Maisons clous* et *Terrains vagues*, une recherche sur des bâtiments vouées à disparaître de nos paysages, ou bien d'*En attendant la mer* et *Pas de fumée sans feu*. L'artiste s'attache alors à rendre visible les épaves de bateaux coulés, principalement durant la Seconde Guerre mondiale, cachées par les eaux, ou encore Le Ravin du Loup, un ensemble de bunkers allemands édifiés en 1942 dans l'Aisne, camouflés en étant recouverts de peinture puis abandonnés. Les lieux historiques tels que les trous d'obus, espaces commémoratifs ou de guerre constituent les paysages de son enfance. Au regard curieux et fasciné du passé se substitue aujourd'hui celui de dévoiler. Elle interroge ainsi la manière dont ces bâtiments font corps avec le paysage dans lequel ils prennent place.

Pour se faire, elle choisit d'emprunter des voies détournées, en révélant la végétation qui les entourent notamment, afin de mettre en évidence l'imprégnation et la détérioration des ruines.

Les œuvres de Marie Havel sont ainsi empreintes de souvenirs où son histoire prend place dans l'Histoire. L'enfance ingénue se substitue à la réalité d'un monde détérioré, en tension. Il s'opère pourtant une sublimation de la mémoire. A travers la reconstruction de jeux, de situations périlleuses ou encore de structures, l'artiste introduit une poésie de la ruine.

Gwendoline Corthier-Hardoin

Docteure en Théorie des Arts,
Commissaire d'exposition,
Responsable des expositions et
Adjointe au service conservation du Musée d'Art Moderne de Céret.

2020

SUR UN COUP DE DÉ

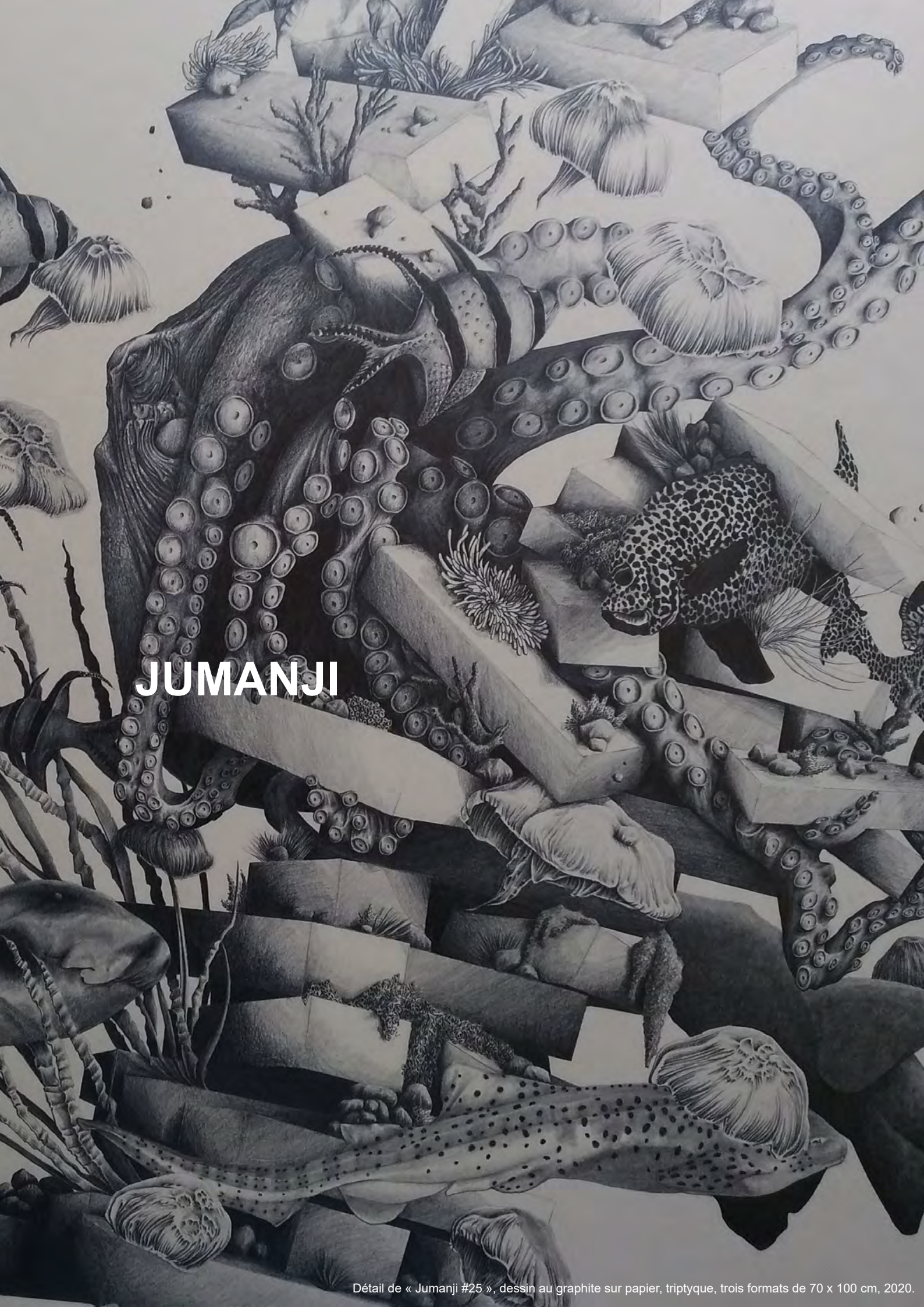


Vue de l’exposition « Beta+ », MoCA TAIPEI, Taiwan, 2024.





« On a roll of the dice (Sur un coup de dés) », œuvre participative, installation (tapis de jeux techniques mixtes, dés en résine, coussins en velours et feutres acrylique noirs puis blancs manipulables) et dessin mural, dimensions variables, 2024, Marie Havel. Vues de l'exposition Beta+, MoCA TAIPEI, Taiwan, ANPIS FOTO.



JUMANJI

Détail de « Jumanji #25 », dessin au graphite sur papier, triptyque, trois formats de 70 x 100 cm, 2020.







Vues de l’exposition personnelle « Ecotone », Ad Astra Galerie, Paris, mai 2024. © INU Studio /
« Jumanji #61 », dessin au graphite sur papier, encadré sous verre 101 x 71 cm, Marie Havel, 2026.

Vue de l'exposition personnelle « Pardonnez-nous nos enfances », SometimeStudio, Paris, 2020.



TAPIS DE JEUX





« Tapis de jeux, 7 », dessin imprimé sur tapis, 150 x 200 cm (pièce unique), Marie Havel, 2021. Oeuvre co-produite par Montpellier Contemporain. Vue de l'exposition « SOL!, la biennale du territoire, #1 Un pas de côté », MO.CO Panacée, Montpellier, 2021.

TEXTES EXPLICATIFS

SUR UN COUP DE DÉ : (œuvre participative, installation (tapis de jeux techniques mixtes, dés en résine, coussins en velours et feutres acrylique noirs puis blancs manipulables) et dessin mural, dimensions variables, 2024-).

Initié au Musée d'Art Contemporain de Taipei (MOCA TAIPEI), ce projet marque une nouvelle étape dans la pratique artistique de Marie Havel, en proposant une œuvre qui fusionne deux thèmes centraux de son travail : l'architecture des ruines et le jeu. Si on retrouve des éléments formels du travail de Marie, en particulier avec les tapis de jeux, pour la première fois, le public sera invité à prendre part activement à la création de l'œuvre, transformant la salle d'exposition en un terrain de jeu. Le public est invité à devenir le moteur d'une œuvre en perpétuel changement. L'œuvre incarne l'idée de mouvement, non seulement par le geste et l'interaction, mais aussi par la transformation constante du dessin. À travers un jeu participatif, où des dés lancés sur des tapis guident les gestes des spectateurs, un paysage mural collectif se construit peu à peu, entre construction et destruction. Chaque geste du public, influencés par le hasard et nourrit par l'imagination de chacun, s'ajoute à une fresque en constante évolution. Le dessin ainsi généré incarne la tension entre la ruine et la reconstruction, une métaphore de l'éphémère et du renouveau qui traverse l'œuvre de Marie. Cette œuvre invite ainsi à une réflexion sur le dessin non pas comme un acte statique, mais comme un processus dynamique, en constante métamorphose. Marie Havel propose une réflexion sur le dessin comme terrain de jeu mouvant, où l'impermanence et la mutation s'inscrivent dans un processus de création collective. L'ensemble tente de montrer un cycle de transformation où chaque œuvre est à la fois une fin et un début.

Margot Guillemot et Chiehsen Chiu, commissaires de l'exposition Beta+, MOCA TAIPEI, Taiwan, octobre 2024.

JUMANJI : (Dessins, graphite sur papier, dimensions variables, 2016 -).

Les jeux, notamment de construction, semblent évoluer dans une boucle sans fin où la destruction devient la condition pour rejouer. Ainsi, ils évoquent autant la construction que la ruine, chaque partie se terminant par la dispersion des éléments, entre chute et extension, avant que tout ne redevienne kit de jeu, la chute est inévitable. Pour retenir ce moment fugace, je relie les éléments grâce à une végétation rebelle, inspirée de mon travail de modélisme, qui suggère la ruine et joue sur les échelles, apportant une touche fantastique à la structure. Le jeu atteignant son paroxisme, la végétation vient souder les éléments, suspendant leur chute.

La fin de partie demeure alors incertaine, sans vainqueur. La structure, en se dégradant, gagne en force, tel un apprentissage de l'échec et de la perte, qui aboutit finalement à une construction persistante. Ces dessins sont réalisés au graphite sur un papier légèrement teinté, évoquant ainsi une planche de relevé naturaliste. Le titre Jumanji fait référence au film de 1995, où le jeu envahit la réalité, mélangeant rêve, époques, enfance et âge adulte, monde sauvage et domestique.

TAPIS DE JEUX : (Dessins imprimés sur tapis, pièces uniques, dimensions variables, 2018 -).

Les tapis de jeux et circuits pour enfants proposent des univers ludiques mais très normés. Tout y paraît idéal : routes propres, végétation abondante et maîtrisée, équipements nécessaires à une vie sans heurts. Dans le prolongement de ma série « Seaux de plage », j'opère ici un déplacement par rapport à ces objets familiers. Les tapis deviennent des territoires accidentés : routes coupées ou trouées, hôpitaux en ruine, ville en feu, animaux menacés, végétation marquée par l'abandon. Cet univers moins rassurant ouvre pourtant d'autres formes d'apprentissage : l'échec, le franchissement d'obstacles, l'adversité, l'astuce et la reconstruction. Là où le tapis ordonné invitait peut-être à être « cassé », celui-ci propose d'expérimenter une ruine déjà donnée, puis d'y reconstruire ou d'y ériger autre chose.

PARTIE 3
EXCAVATION ET SÉDIMENTATION : *LA RÉSILIENCE DES VESTIGES*



Vue de l'exposition personnelle « CATAKIT », La Maison Provisoire, Musée de Vassogne - L'art de la reconstruction, 2023.

TEXTE CRITIQUE

Un peu de soleil dans l'eau froide (1)

Comme un fragile rayon de soleil qui ne réchauffera jamais une étendue d'eau, les dessins de Marie Havel représentent des instants vains, mais qui, en cela, sont terriblement poétiques. Ayant grandi au milieu de paysages anciennement tourmentés par les abîmes de la Grande Guerre, l'artiste reconstitue aujourd'hui les vestiges futurs d'une civilisation vouée au déclin.

Douée d'un cynisme tout particulier, Marie Havel s'applique donc à questionner les ruines. Pour elle, ces décombres ne sont pas des fins en soi, ils sont davantage gages d'une prolongation, d'une mutation du paysage. Les lieux qui l'intéressent sont donc, pour la plupart, engloutis par une nature indisciplinée qui ne répond plus aux directives de l'Homme mais dont la végétation abondante fait deviner la présence aux regardeurs — à l'image de sa série Ravin du Loup. Plus loin, ses Jumanji caressent, eux aussi, la dégringolade ou peut-être ne faisons-nous que fantasmer leur évanouissement ? Dans tous les cas, il s'agit là encore d'un simulacre de réalité, un instant durant lequel on se laisse aller aux illusions. L'équilibre précaire des édifices qu'elle dessine minutieusement vacille vers une force qui n'est discernable qu'au second regard. En effet, si leur chute peut paraitre imminente, elle est dissoute par une végétation foisonnante, des lianes et des branches sinueuses paraissant sortir tout droit du fabuleux voyage imaginé par Jules Verne. Parfois semblables à des excroissances dégradantes, si ce n'est à des parasites, ces plantes se révèlent finalement régénératrices. Alors, ces décombres que l'on pourrait croire à l'agonie reprennent leur souffle et se découvrent une seconde vie.

Si souvent, Marie Havel s'inspire de ses lectures pour cristalliser ces horizons, les situations qu'elle imagine sont éminemment prosaïques, parfois même impertinentes. La jeune femme représente bien plus qu'une chute, elle rend finalement palpable la tension propre aux situations incertaines. A l'heure où les artistes font les beaux jours du conceptuel, Marie Havel présente donc un travail bien singulier. D'abord parce qu'il est complètement pluridisciplinaire. Entre la minutie de ses dessins et le minimalisme de ses installations, les rapports sont en effet loin d'être entendus. La volonté de Marie Havel n'est pas d'étendre le dessin à la tri-dimension ou d'expérimenter les possibles de cette pratique mais bien d'explorer l'ensemble des pratiques. Marie Havel n'a pas de spécialité.

L'année dernière (2017), elle remportait deux prix pour la force de ses dessins. Aujourd'hui, elle revient pour nous présenter un travail flirtant avec le modélisme, le graphisme et même la conception de jeux vidéo. Et puis il y a les thèmes qu'elle aborde. Si ses sujets sont rarement des emprunts fait à l'actualité, la mise en présence des paysages endeuillés de sa région et notre cruelle réalité ne peut que nous laisser interdits. Cette confrontation entre le passé et l'instant présent n'est pas l'unique facteur de notre saisissement. La force de Marie Havel se loge sûrement dans sa capacité à aborder des sujets qui la concernent en montrant du doigt notre histoire collective. En cela, elle réussit une prouesse : celle de faire une synthèse entre, d'un côté, un art auquel on reproche une théorisation outrancière, et de l'autre, des pratiques artisanales dont on condamne souvent le manque de réflexion intellectuelle. Et si le futur de l'art contemporain se nichait simplement dans cette ultime union ?

(1) Un peu de soleil dans l'eau froide, Françoise Sagan.

Camille Bardin

Critique d'art indépendante
Co-présidente de Jeunes Critiques d'Art (JCA)
Co-fondatrice / Co-présidente de Young Art Critic International (YACI)

Mars 2018

RIEN NE SE PERD



Détail de « Rien ne se perd - Cul d’obus - Souvenir de Lorraine », maquette de paysage, douille d’obus sculptée auteur inconnu, matériaux, peinture et flocages de modélisme sous vitrine acrylique, 38x20x20 cm, Marie Havel, 2025.

« Rien ne se perd - Carquois », douille d'obus sculptée (auteur inconnu, 1914-1918) cerclée de cuir gravé, cousu de fil de laiton, avec deux flèches en bois, plumes de laiton et pointes en balles (1914-1918), carquois : 35x9 cm ; flèches : 45 cm, Marie Havel, 2023



« Rien ne se perd - origami voilier(1) et origami cocotte (2) », dessins en gaufrage sur feuilles de laiton pliées, 2023.



Détail de « Rien ne se perd - boîte à craies et deux porte-craies », dessins gaufrés sur feuilles de cuivre pliées et craies blanches dans douilles de balles de la Première Guerre Mondiale, 8x8x5 cm, 2023. Oeuvres coproduites par l'Association du Musée de Vassogne - l'art de la reconstruction.



« Rien ne se perd - Cul d'obus - Souvenir de Lorraine », maquette de paysage, douille d'obus sculptée auteur inconnu, matériaux, peinture et flocages de modélisme sous vitrine acrylique, 38x20x20 cm, Marie Havel, 2025.



CATAKITS



Détail de « Catakits - Boîte à paysage d'urgence sous verre dormant (1) », matériaux et flocages de modélisme dans boîte sous verre dormant avec marteau, 12x15x4cm, 2023.





Vues de l’exposition collective « L’Ecole des Beaux-Arts de Montpellier : Une histoire singulière », MO.CO. Montpellier, 2026.
©Pauline Rosen-Cros / MO.CO Montpellier Contemporain
« Catakits - Caisse à outils n°4 », Marie Havel, 2022.

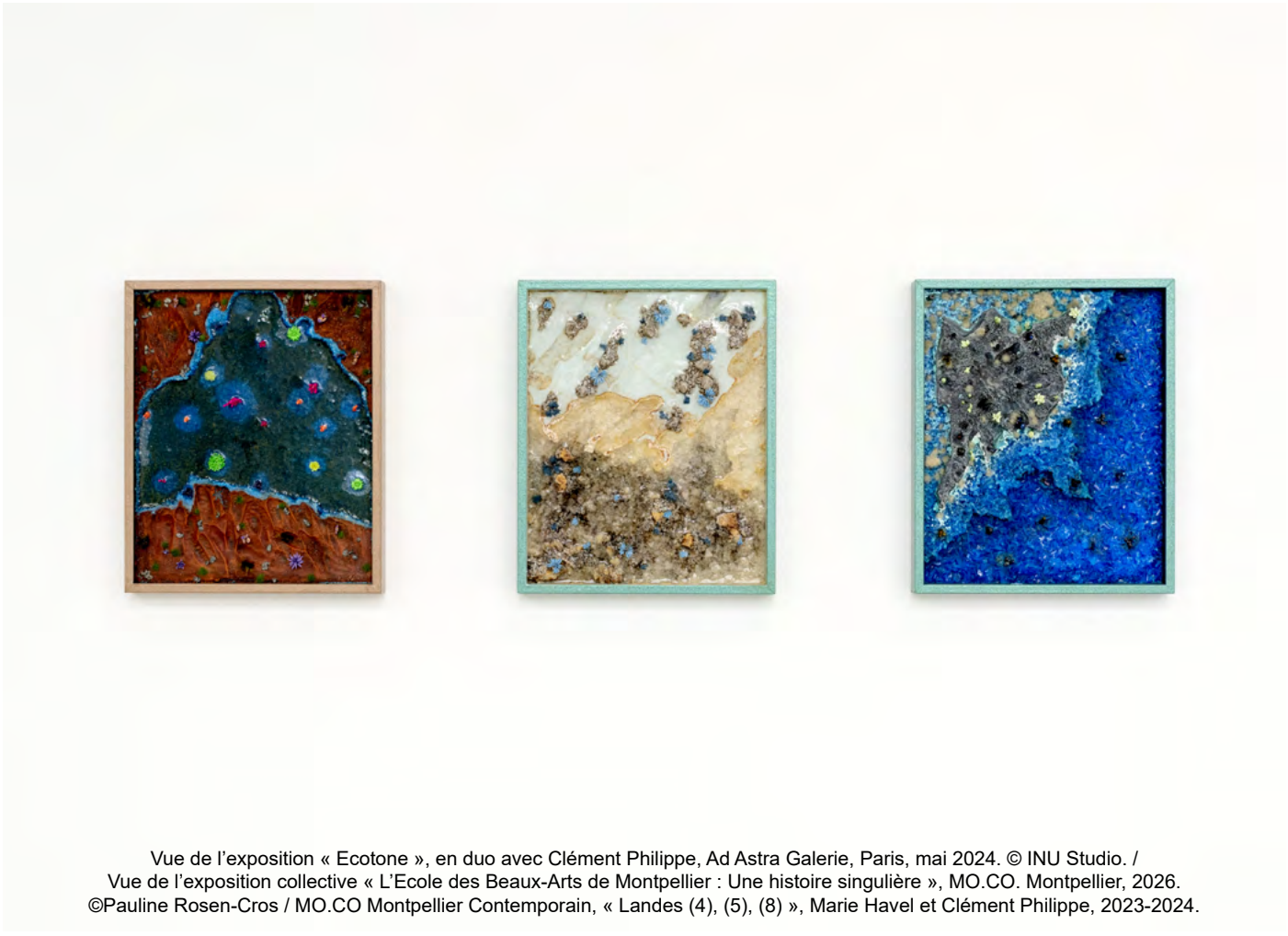
LANDES

MARIE HAVEL x CLEMENT PHILIPPE



Détail de « Landes (5) », Marie Havel et Clément Philippe, 2023.





Vue de l’exposition « Ecotone », en duo avec Clément Philippe, Ad Astra Galerie, Paris, mai 2024. © INU Studio. /
Vue de l’exposition collective « L’Ecole des Beaux-Arts de Montpellier : Une histoire singulière », MO.CO. Montpellier, 2026.
©Pauline Rosen-Cros / MO.CO Montpellier Contemporain, « Landes (4), (5), (8) », Marie Havel et Clément Philippe, 2023-2024.

TEXTE CRITIQUE ŒUVRES A QUATRE MAINS

« Le contact avec la nature pendant l'enfance développe la conscience écologique »
Michel Loreau, Chercheur de la Station d'écologie théorique et expérimentale du CNRS

« Les lieux dans lesquels nous avons grandi ont profondément influencé notre travail ». Alors que Marie Havel a passé son enfance près de Soissons dans l'Aisne, territoire de plaines et de vallées, tristement célèbre pour avoir été l'un des plus grands champs de bataille que l'histoire nationale ait connue, le regard de Clément Philippe, lui, s'est forgé au cœur d'un milieu rocheux et compact, bordé par les sommets et les crêtes des massifs alpins, terre de combat et de Résistance pendant la guerre. Leur première rencontre se fera quant à elle dans une ville transfrontalière elle aussi, mais ouverte sur l'horizon et la mer : Montpellier, où ils étudieront tous deux à l'école des beaux-arts et où ils décideront finalement d'établir leur atelier commun.

On pourrait ainsi, sans trop s'égarer, faire le lien entre leur histoire personnelle, fortement imprégnée de ces lieux au contexte épais ou à la géographie contrainte, avec celle de leur travail respectif qui consiste toujours à s'engouffrer dans des interstices en prélevant dans le paysage des formes, rythmes, masses, lignes ou autres indices topographiques qui caractérisent une certaine quête d'un ici et d'un ailleurs aux frontières devenues poreuses. Les gravures miniatures de roches figées dans des échantillons de boites de pétri de Clément Philippe en sont une parfaite démonstration : ne pouvant être directement extraites du site minier irradié où l'artiste s'est introduit, il décide pour autant de nous mettre face à l'omniprésence de ces zones hostiles et toxiques trop souvent dissimulées. À travers ce geste, qui donne forme à nos questionnements plus qu'il n'apporte de véritable réponse, l'artiste évite l'effacement progressif d'une situation pourtant évidente et nous délivre, tout en finesse, un témoignage sur l'état de notre monde et ses limites. Cela se traduit également dans les dessins minutieusement réalisés au graphite sur papier de la série Jumanji de Marie Havel, qui dévoilent des compositions protéiformes proches d'un univers fantastique. Malgré une végétation abondante, c'est une sensation de ruine qui se dégage de ces représentations fictives aux équilibres précaires, dans un monde absurde où tout semble sur le point de s'effondrer.

Situations latentes, images sous-jacentes : on retrouve toujours en toile de fond dans le travail des deux artistes ce désir de pénétrer des espaces singuliers pour les révéler dans des points de rencontres qui aboutissent à la formation d'un écotone, cette zone de transition et de lisière entre deux écosystèmes. En résulte alors des œuvres profondément ancrées mais qui semblent pourtant toujours proches d'un certain basculement.

Cette même impression de glissement se retrouve encore dans le travail de Clément Philippe, avec la série Résurgence où nous sommes pris de vertige à la vision de multiples formes acuminées et acérées qui surgissent d'un magma de lave en fusion. Cette étrange sensation se poursuit avec la série Démantèlement : des dessins réalisés au fil de fer incrustés dans une plaque de médium où l'on aperçoit des usines de génération d'électricité en voie de démantèlement. Là encore, les contours sont saillants, la tension est palpable et le renversement semble imminent. De même, chez Marie Havel, avec Terminus, série de dessins réalisés avec des feuilles de papiers calques qui représentent des bunkers que l'artiste superpose et désaxe volontairement pour nous faire perdre tout point de repère. Certains passent même sous un filtre de couleurs fluorescentes, comme des images irradiées qui lanceraient un feu d'alerte au sein de ce milieu aux tonalités neutres et austères. Nous devenons alors de simples témoins égarés, déracinés, évoluant dans un décor avec lequel nous nous étions pourtant familiarisés. Même constat avec sa nouvelle série de sculptures Messing around composée d'assemblages de boulettes de papiers qui dévoilent des notes imperceptibles ou autres croquis inachevés qu'on aurait sacrifié en les figeant dans une petite boite transparente. Pourtant, la moindre secousse suffirait à faire voler en éclat ces maquettes latentes afin qu'elles se déplient de nouveau, dévoilant ainsi une part de leurs mystères.

Quant à l'exposition Écotone, elle marque à elle seule une étape décisive dans la pratique commune des deux artistes car pour la première fois, ils décident de combiner et d'assembler leurs gestes pour y inventer de nouveaux espaces partagés à travers la réalisation d'œuvres à quatre mains. Si Marie est plus assidue à arpenter le paysage en prenant des notes, Clément, lui, fabrique et expérimente à partir de ses observations comme le ferait le scientifique. Résulte de ces nouveaux chevauchements plastiques une série inédite intitulée Landes, comme un énième paysage qu'ils nous invitent à parcourir.

Il y a donc toujours ce petit quelque chose d'instable, de précaire et de poétique dans la pratique de Marie Havel et Clément Philippe où nous partons en expédition à la quête d'une histoire en mouvement, tout en restant pourtant figés dans un étrange entre-deux. Ou n'est-ce pas finalement, dans cette complémentarité fructueuse et unique qui leur appartient, la révélation de leur nouvel « entre eux deux ».

Fanny Robin
Critique d'art et commissaire d'exposition
Texte de l'exposition duo « Écotone »
Ad Astra Galerie, Paris, 2024.

TEXTES EXPLICATIFS

RIEN NE SE PERD (Dessins en gaufrage sur feuilles de laiton et cuivre pliées / objets en cuir gravé et cousu avec fil de laiton / objets de la première guerre mondiale retravaillés (douilles de balles et d'obus, balles, caisse à munition pyrogravée vernie avec ensemble de «Seaux de plage») / couvercles de casseroles rouillés et fragments de verre iridescents de l'Aisne / bois et fil barbelé. Pièces uniques, dimensions variables, 2023 -).

Cette série puise son inspiration dans l'artisanat de tranchées, pratique née durant la première guerre mondiale et reprise parfois lors de la seconde. Les soldats, dotés d'ingéniosité, fabriquaient des objets tels que boucles de ceintures, bijoux, boîtes d'allumettes ou encore pots de fleurs principalement à partir de matériaux bruts récupérés, notamment du cuir, mais aussi du laiton et du cuivre issus de douilles d'obus ou autres fragments. Suivant cette logique, la démarche consiste ici à créer des objets capables d'évoquer cet artisanat par l'emploi de matières récupérées ou brutes – il peut s'agir, par exemple, de douilles d'obus gravées ou autres fragments de pièces authentiques datant des conflits mondiaux, réutilisées et transformés. Les créations jouent sur la mémoire et l'imaginaire : elles entremêlent les techniques et motifs floraux de l'époque, travaillés en gaufrage sur métal, avec des objets évoquant l'enfance, les loisirs ou la vie quotidienne de notre époque (trousse, règle, boîte à craie, origamis, jeu de guerre, boîte d'osselets…). Ainsi, passé et présent se confondent, offrant des réalisations qui témoignent à la fois du souvenir et de la capacité à (re)bâtir à partir des vestiges, tout en transmettant espoir et histoire aux générations futures.

CATAKITS (Maquettes de paysages (matériaux, peintures et flocages de modélisme) dans caisses à outils en métal et boîtes sous verre dormant, dimensions variables, 2022 -).

Dans cette série, des paysages miniatures sont créés à l'intérieur de boîtes utilitaires, récupérées ou neuves, dont l'aspect et l'usure participent à leur histoire et à leur réappropriation artistique. Les boîtes sous verre dormant, habituellement réservées à l'équipement d'urgence, sont détournées pour accueillir une végétation luxuriante, fantastique, presque enfantine protégé par la vitre que l'on peut briser au besoin pour s'y plonger. Le terme « catakit » désigne un « kit de catastrophe », mais le véritable outil à emporter en cas d'urgence n'est plus une clé ou un extincteur, c'est le paysage lui-même. Le paysage devient un remède mais aussi un outil. Il est aussi lui-même pansé, figé, préservé de toute transformation ailleurs inévitable. Il est déployable et manipulable, à la fois refuge et échappatoire. Ces paysages sont conçus pour être transportables, réparateurs, capables de panser les blessures et de nourrir l'imaginaire. Ils incarnent la nécessité de préserver la nature, car en cas d'urgence, c'est elle qui devient notre ultime recours. L'objet, le kit, est alors un fragment de paysage magnifié, à chérir, à emporter partout avec soi comme un outil salvateur.

LANDES (Cristaux (sel d'Alun / sulfate de cuivre / phosphate de monoammonium), matériaux, peinture et flocages de modélisme, support et encadrement en bois peint, dimensions variables, 2021 - ,Clément Philippe et Marie Havel)

Pour la série d'œuvres à quatre mains « Landes », Clément Philippe prépare le format - la base de l'œuvre - comme un bas-relief dans lequel il fait d'abord germer et croître des cristallisations de différentes propriétés, évoquant ainsi certaines des matières premières utilisées dans nombre de ses travaux. Ces premières étapes, initiées par des choix précis, produisent également des accidents. Il s'agit ainsi au moment de la cristallisation, d'expérimenter des réactions chimiques et d'en observer les résultats afin de composer ensuite un paysage.

Pour cela, Marie Havel intervient dans un second temps sur cette base majoritairement minérale, avec une adjonction de matériaux de modélisme (peinture, végétaux, flocages) occupant une place centrale dans l'ensemble de sa démarche. Cette étape offre de nouvelles textures et perspectives au format en jouant notamment sur les jeux d'échelles, passant également d'une préparation horizontale proche du modélisme à une lecture finale verticale du format créé.

Les œuvres résultant de ce dialogue sont telles des fragments de paysages, des maquettes ou encore des cartographies. Des « Landes », à la lisière de nos pratiques respectives, entre naturel et artificiel. Des « Ecotonites ». Ces simulacres de prélèvements naturels, d'excavations érigées, révèlent tous leurs artifices dans des couleurs éclatantes de leurs détails, les variétés de leurs matières ; à la limite du fantastique, aussi attirants qu'effrayants. Ils résultent tant des oppositions que de la miscibilité de deux univers plastiques et théoriques.

MARIE HAVEL **CV**
née en 1990 à Soissons,
vit et travaille à Montpellier et Villers-Cotterêts
DNSEP 2016 avec félicitations, MOCO ESBA.

www.mariehavel.com

Représentée par AD ASTRA Galerie, Lisa Cohen, Paris.

EXPOSITIONS PERSONNELLES (sélection)

2024 ***Ecotone***, Ad Astra Galerie, Paris.
Catakit, La Maison Provisoire, Musée de Vassogne - l'art de la reconstruction, Vassogne.
2023 ***Momentum***, La Saison du Dessin - Paréidolie, Galerie Jean-Louis Ramand, Aix-en-Provence.
2022 ***Schadenfreude***, Drawing Now Art Fair, Galerie Jean-Louis Ramand, Carreau du Temple, Paris.
2021 ***Débordements***, Horizons d'eaux, FRAC OM, Le Somail / Ventenac.
Die and Retry, Galerie Jean-Louis Ramand, Paris.
2020 ***Drawing Draw #4***, N5 Galerie, Montpellier.
Pardonnez-nous nos enfances, SometimeStudio, Paris.
2019 ***Pentes douces***, Galerie La Résidence, Reims.
2018 ***Du Fond et Du Jour***, La Mouche Art Contemporain, Béziers.
Un peu de soleil dans l'eau froide, H Gallery, Paris.
2017 ***Build & Smash***, Drawing Room 2017, Montpellier.
Paysages usagés, Château d'Assas, Le Vigan.
Faire éclore le désert, Aldébaran, Castries.
Réaménagements permanents, H Gallery, Paris.

EXPOSITIONS COLLECTIVES (sélection)

2026 ***L'eau qui dort***, A Cent Mètres du Centre du Monde, Perpignan.
L'Ecole des beaux-arts de Montpellier : une histoire singulière, MOCO X Musée Fabre, Montpellier.
2024 ***Beta +,*** MOCA Taipei, Taïwan.
2023 ***Cabanes !***, Palais du Roi de Rome, Rambouillet.
2022 ***Angles morts - Angles vifs***, Printemps du dessin X Conciergerie, La Conciergerie, Paris.
2021 ***SOL ! La biennale du territoire,*** MOCO Panacée, Montpellier.
2020 ***Any Ways,*** Galerie Jean-Louis Ramand X Under Construction Gallery, Paris.
Recyclage / Surcyclage, Fondation Villa Datris, l'Isle-sur-la-Sorgue.
2019 ***Le Bal Des Survivances,*** FRAC OM, Montpellier.
2018 ***La Vie Terrestre,*** Domaine National de Saint-Cloud.
#678, Point Contemporain X Villa Belleville, Paris.
2016 ***Poetics of Space,*** Kunstverein L40 Berlin, Allemagne.
2015 ***About edition !,*** Galerie Klemm's, Berlin, Allemagne.

SALONS / FOIRES / FESTIVALS

Paper Postions Berlin, Ad Astra Galerie, Tempelhof Berlin, Allemagne (2026).
Drawing Now Art Fair, Galerie Jean-Louis Ramand, Carreau du Temple, Paris (2022).
Le Printemps du dessin, La Conciergerie Paris (2022).
Luxembourg Art Week, Galerie Jean-Louis Ramand, Luxembourg (2019, 2021, 2022).
Rendez-vous à Saint-Briac, Collection Evelyne et Jacques Deret, Saint-Briac-sur-Mer (2022).
Estivales de Sceaux, Hôtel de Ville, Sceaux (2021).
Saison du dessin Paréidolie, Galerie Jean-Louis Ramand, Aix-en-Provence (2019, 2020, 2023).
Bienvenue Art Fair, Galerie Jean-Louis Ramand, Cité Internationale des Arts, Paris (2019).
Une partie de campagne, H Gallery, Chassagne-Montrachet (2017, 2018).
Art Paris Art Fair, H Gallery, Grand Palais, Paris (2018).
DDessin, H Gallery, Atelier Richelieu, Paris (2017, 2018) et *DDessin Cetasea* (2019).
Drawing Room, MOCO Panacée, MOCO ESBA et Espace Saint-Ravy, Montpellier (2016, 2017).

RÉSIDENCES (sélection)

2027 ***Surfy Space***, Hyper Wave, Luodong, Taiwan (à venir).
2025- ***Ateliers 53 - Bonne Nouvelle***, Ateliers d'artistes de la Ville de Montpellier.
2022 ***Vivre au Provisoire***, Musée de Vassogne X Performing Art Forum, Saint-Erme-Outre-et-Ramecourt.
2021 ***Drawing Factory X CNAP***, Paris.
2020 ***Cité Internationale des Arts X Fondation Daniel et Nina Carasso***, Paris.
2019 ***Lizières***, Epaux-Bézu.
2016 ***Kunstverein L40 Berlin***, Allemagne.

CONFÉRENCES / RENCONTRES / ATELIERS (sélection)

2025 ***Sur un coup de dés !***, atelier jeunes publics *Mes vacances au musée*, MRAC Sérignan.
2024 ***Une soirée à Taipei*** *- artist talk sur les résidences artistiques***,** collectif Hyperwave, Taipei, Taiwan.
Temps réel et transformation dans un monde coexistant**,** conférence, MoCA Taipei, Taiwan.
Take a Brick Off the Wall**,** atelier MoCA Taipei, Taiwan.
2022 ***Rencontre d'artiste Marie Havel***, Lycée Hemingway Nîmes X MOCO Panacée, Montpellier.
Angles morts/Angles vifs : archéologie préventive, Printemps du dessin X La Conciergerie, Paris.
2021 ***Rencontre d'artiste Marie Havel***, FRAC OM X Lycée Jean Monnet, Montpellier.

DISTINCTIONS

2018 ***Prix Jeune Création 2018***, finaliste du Prix du Cercle Rigaud Pour l'Art Contemporain, Perpignan.
2017 ***Premier Prix DDessin***, Atelier Richelieu, Paris.
2016 ***Prix jeune création Drawing Room***, MOCO Panacée, Montpellier.

BOURSES / AIDES

2023 ***Aide Individuelle à la Création***, DRAC Occitanie.
Aide à la Production : Oeuvres d'art contemporain et Livres d'artiste, Région Occitanie.
2021 ***Secours Exceptionnel***, CNAP.

COMMANDES

2024 ***MHB X Gornik Zabrze***, affiche de match de handball European League, MHB X MOCO.
2020 ***Le Ravin du Loup, 47***, résidence Prado-Concorde, Helenis, Castelnau-le-Lez.
2018 ***Ukiyo-es***, 104 dessins pérennes pour la résidence Sakura Garden, Helenis, Castelnau-le-Lez.
Paysage domestique, RBC / Helenis, vente aux enchères caritative Artcurial, Montpellier.

COLLECTIONS

FRAC Picardie Hauts-de-France
Ville de Gruissan
Ville de Saint-Mathieu de Tréviers
Lizières Centre de culture et de ressources
Inocap Gestion Paris
La Mouche Art Contemporain Béziers
Château de Chassagne-Montrachet
Fondation Helenis GGL Montpellier
Aldébaran Art Contemporain
Collections privées

PRESSE ET PUBLICATIONS (sélection)

TV / Radio :

- « Se bâtir sur la ruine », une artiste faconnée par les traces de l'histoire, Alexandre Joannidès **France télévision**, article + reportage vidéo de 4min50sec.
- Les carnets de la création, France Culture, 24 avril 2017, interview par Aude Lavigne : ***Marie Havel, un trait dynamique qui place ses sujets en suspension.***

Livres :

- Monuments de silence - réappropriations mémorielles dans l'art contemporain*,* étude, Anne Bernou, éditeur Unes Eds, collection Unes Idées, 304 pages, 2023**.**
- Vivre au provisoire*,* Sylvie Grange et Stéphane Bedhomme, Edition Musée de Vassogne, 235 pages, 2022 (pages 182 à 187 et illustration de couverture du recueil de nouvelles d'Andrée Dewière).

Revues :

- Revue Artaïs n°28, avril 2022, ***Editions limitées ARTAÏS***, p.5 et ***Les 15 ans de Drawing Now Art Fair***, p.26.
- Revue Artaïs n°26, mai 2021, ***Ouverture de la Drawing Factory****,* p.28.
- Point contemporain #8, mars 2018, ***Portrait d'artiste Marie Havel***, p.12-13, Valérie Toubas et Daniel Guionet.
- L'Officiel Galeries & Musées, mars 2018, ***Marie au pays d'Havel****,* p. 28-29, Anne-Laure Peressin.
- L'Oeil #701, mai 2017, page 18.

Quotidiens :

- Le Journal des Arts n°500, 27/04/2018, ***Marie Havel gagne sa partie de cache-cache***, Henri-François Debailleux.
- Le Quotidien de l'Art, 9/04/2018, p.11, Armelle Malvoisin.

Catalogues d'exposition :

- Beta +, édition du MOCA TAIPEI, pages 78-85, 2025.
- Drawing Now Art Fair 2022.
- Art Paris Art Fair 2018.
- SOL!, MO.CO Panacée, p. 78-81, 2021.
- ***Recyclage / Surcyclage****,* Fondation Villa Datris, 2020.